

1991 La dolce vita

Élie Castiel

Number 315, September 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89206ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2018). Review of [1991 : la dolce vita]. *Séquences : la revue de cinéma*, (315), 14–14.

1991 *La dolce vita*

ÉLIE CASTIEL

C'est sans doute la meilleure partie de la trilogie autobiographique de Ricardo Trogi. La dernière, en principe, à moins que le principal intéressé ne concocte quelque chose se passant dans les années 2000, pour déclarer simplement ce qu'il pense de l'état actuel du cinéma québécois ou du cinéma en général. Pour l'instant, et c'est tant mieux pour nous, le cinéaste aux deux cultures continue sa ronde nostalgique à travers le temps, ne cessant, à chaque moment, de faire vibrer joyeusement nos cordes sensibles.

Comme dans le film de Fellini



Avec *1991*, Trogi nous livre un film d'amour, une envolée lyrique vers la découverte de l'autre et de soi, vers un ailleurs pas si étranger que ça.

Et pour cause, puisque le fil conducteur, le cinéaste lui-même, physiquement derrière et virtuellement devant la caméra, s'installe confortablement, avec un sans-gêne à la fois candide et bien orchestré dans une mise en abyme entre le cinéma et la vie, entre l'acte de la représentation et l'autoportrait, entre l'anecdote et le vécu. On a vu grandir Jean-Carl Boucher, acteur fétiche dans les deux autres moments de sa vie, *1981* et *1987* et qui maintenant, en *1991*, début de la dernière décennie du 20^e siècle, se débrouille pour livrer le meilleur de lui-même. Comme la plupart des acteurs québécois, il peut incarner tous les rôles : d'Italien, de Portugais, de Grec et même de Juif. Car dans le cinéma québécois existe un métissage physique quasiment inné chez la plupart des comédiens et comédiennes, leur permettant toutes sortes de pirouettes.

Mais *1991*, ce sont des moments de douce folie, d'une entrée dans le monde de l'amour et de la prise de conscience d'un futur réalisateur. Comme dans les deux premières parties de la trilogie, la tentation de la caricature est adroitement évitée, et pas de justesse, mais émanant d'une proposition de mise en scène et d'un talent d'écriture qui va directement au point. Ce

n'est pas philosophique, loin de là, mais d'un populaire accueillant, rappelant pour ainsi dire, ou presque, les comédies italiennes des années 1960 et même 1970.

C'est le film le plus romantique de Trogi, car, ici, il est en quête de deux éléments qui vont déterminer son existence, la femme de sa vie et sa carrière. Quoi de mieux pour un jeune adulte : l'éternel féminin et les images en mouvement.

Mais cette sorte de *dolce vita* ou « douceur de vivre », comme dans le film de Fellini, est sur le point de prendre fin car la vie, la vraie, commence à poindre. Mais Trogi n'en fait pas un drame, d'où cette séquence en noir et blanc anthologique où les faux Marcello Mastroianni, Anita Ekberg et Nino Rota sont convoqués avec une naïveté intentionnelle et un sens du calembour étonnant. On n'est plus autour de la fontaine de Trevi où jadis les charmes de la Ekberg ont laissé les hommes de sa génération sensuellement désorientés devant tant d'enchantement, mais dans des escaliers de Pérouse (*Perugia*, c'est plus beau en italien) où Boucher joue le séducteur latin avec une mordante ironie et Juliette Gosselin préfère camper la femme fatale plutôt que la voluptueuse sirène.

Un point pour Trogi en ce qui a trait à l'égalité des sexes. Et en plus, les traditions de la séduction ne se trouvent que plus paritaires. Endroit également romantique, car après tout, l'Italie est en soi un pays où se côtoient le sensible et le romanesque. Et des rencontres, avec des Européens, comme le Croate aventurier qui lui donne des conseils parfois intéressants et la jeune Grecque sexuellement exaltée qui se retrouve là, probablement pour oublier les malheurs économiques de son pays et avec qui Ricardo passe une nuit sans qu'il s'en rende compte.

Pour le cinéaste québécois, c'est aussi l'occasion de montrer d'autres cultures, d'autres façons de vivre qui, paradoxalement, nous ressemblent et nous rassemblent. Avec *1991*, Trogi nous livre un film d'amour, une envolée lyrique vers la découverte de l'autre et de soi, vers un ailleurs pas si étranger que ça.

Lorsque l'esprit italien entre en ligne de compte, le résultat ne peut être que plus florissant. Il faut bien l'avouer : *1991* est le plus transalpin des films de Ricardo Trogi. Et les talents de chez nous n'ont absolument aucun problème à s'intégrer dans cette culture. Sans doute, la surprise dans le domaine du cinéma québécois grand public de l'été. Ricardo Trogi a gagné hautement son pari. ▲

Origine : Québec [Canada]

Année : 2018

Durée : 1 h 41

Réal. : Carlo Trogi

Scén. : Carlo Trogi

Interprètes. : Jean-Carl Boucher, Sandrine Bisson, Claudio Colangelo, Juliette Gosselin

Dist. : Les Films Séville